

MERISSEY
GALAXIES
SCIENCE-FICTION

Supplément
numérique

Composé/Di/Di 2021

Coza

Xavier Watillon

Brice et Romain Le Roux

Supplément numérique à **Galaxies 71**

Les éditions numériques de la revue *Galaxies* contiennent des bonus, par rapport à l'édition imprimée. Pour ce numéro 71, le supplément se compose de trois nouvelles distinguées par un accessit au Prix le Bussy 2020.

page 2 **État de Ruine**

Caza

page 12 **Dragonload**

Xavier Watillon

page 24 **Apath**

Brice et Romain Le Roux

Les suppléments aux quatre derniers numéros sont librement disponibles sur le site <https://clubgalaxies.yolasite.com/>. Vous pouvez également nous demander, toujours gratuitement, de vous envoyer les autres suppléments à partir du n° 47, à condition d'avoir été abonné.e pour les numéros concernés.

Supplément hors commerce réservé aux abonné.es : ne peut être vendu

État de Ruine

Caza

Voilà un texte comme je les aime, sans logique autre que celle d'aller de l'avant, ce qui est finalement celle du monde lui-même, aussi absurde et aussi folle. Rien n'explique rien, et c'est tant mieux ! Et puis quand même, cet hôpital, cette infirmière, cette virée dans les débris de la civilisation, cette envolée à grands battements de bras dans l'azur, tout cela a un charme fou ! Un charme à la Caza, bien sûr!

PG

« Comment pourrait-on accéder à une autre civilisation, à un autre mode de vie, sans passer par la ruine ? »
(Raymond Potiron, Aphorismes et périls, Éditions du Déluge, 2022.)

EFFONDREMENT KARSTIQUE

BALADE MATINALE SUR CHEMIN DE TERRE au milieu des bois. Hier il a plu, quelle chance ! Vu de loin, au milieu du chemin, le barrant, une flaque d'eau terreuse. À pied, je la contourne. Mais survient une voiture – 4x4 maudit. L'automobiliste, lui, vraisemblablement un ou des chasseurs, fonce dans la mare sans hésitation, comptant sans doute m'éclabousser boueux. En réalité, la flaque d'allure plate s'avère être un trou profond rempli d'eau à ras. Très profond. Très rempli d'eau. Y bascule le 4x4 maudit. Le ou les chasseurs se noient avec. Quelques dernières bulles de CO₂ remontent à la surface, sortant de son pot d'échappement...

Je m'approche prudemment. Je plonge le regard dans le trou : au fond ça bouille et soudain *woof*, éruption ! ça jaillit comme une trombe : un nuage de vapeur chargé de morceaux de 4x4 en flammes, de cadavres de chasseurs en flammes et de bien d'autres choses en flammes : crocodiles, rats d'égout et lombrics géants – et « cheveux de Pélé », ces aiguilles de verre que les volcans hawaïens éjectent. Je ne me suis pas écarté à temps. Je suis percé de toutes parts.

EFFONDREMENT PERSONNEL

Je fuis de partout. Mes jambes se déroboent sous moi sans ordre. Je ne tombe pas, non, je m'effondre sur place au bord du trou comme un

paquet mou. Pendant le quart de seconde de mon effondrement, j'ai quand même le temps de me faire quelques réflexions sur « le trou et le tas », une fable sur deux ennemis héréditaires et opposés/complémentaires, à moins que les vrais opposés ne soient « le trou et la tour », ce qui a l'avantage de faire anagramme, malgré la bizarrerie grammaticale qui met *trou* au masculin et *tour* au féminin. Déjà, comment définir le trou, lui qui par définition n'est *rien* : une absence de quelque chose, un manque ? Comment parler du trou sans définir le sol ou le mur ou la couche d'ozone ou ma culotte ou... ? Stop !

Je suis à l'hôpital entre deux gendarmes et une infirmière rousse. Première interrogation : suis-je accusé d'être pour quelque chose dans l'effondrement karstique de ce chemin forestier, de la mort des automobilistes y tombés – probablement des chasseurs. Seconde réflexion : comment peut-on être *entre* trois personnes ? Pourtant je constate que si, un gendarme de chaque côté du lit et l'infirmière au pied du. Elle s'étend sur mes jambes et entreprend de me (~~censuré~~) chatouiller les (~~censuré~~) pour m'aider à revenir à moi, sans doute. Constatation hors crise de parenthèses obsédées : armée d'une pince à épiler, elle me débarrasse, une à une, des aiguilles d'obsidienne dites « cheveux de Pélé ».

Soudain tout vibre, pas seulement moi, douleur/plaisir, mais le lit, le sol, le plafond, les murs. Tout autour, tout, littéralement, s'effondre. L'hôpital. Ça ne m'étonne pas. Cet État, son gouvernement, comme les précédents, abandonne le service public et, de chu en ehpad, tout va à vau-l'eau. (*Que peut bien signifier cette expression, dans un monde sec de béton ruiné, comme je vais incessamment le découvrir ?*)

PASSER PAR LA RUINE

Peut-être que du temps a passé. Je suis écartelé au milieu d'un champ de ruines. Au milieu ? Difficile à dire. Pour savoir que je suis « au milieu », il faudrait que j'aie une idée de la surface du dit champ, de son diamètre s'il est circulaire ou de la taille de ses côtés s'il est quadrangulaire. Mais de quelque côté que je me tourne, nord, est, sud, ouest, je ne vois que ruines jusqu'aux horizons. Les gendarmes ont disparu hors champ. L'infirmière rousse est toujours là, elle. Elle enlève sa blouse. Elle n'a plus que ses bottes et rien en dessous. Façon de parler ; en fait elle a tout ce qu'il faut, en dessous. Une bouffée de fumée parfumée cannelle s'échappe de ses lèvres purpurines. Moi-même, je n'ai rien sur moi et je (~~censuré~~). Elle me soulage – de ses (~~censuré~~) purpurines.

Plus tard, elle se présente :

— Moi Melba, Melba Mousseline.

Je lui réponds sur le même mode :

— Moi Raymond, Raymond Potiron.

A priori je me méfie de la Mousseline même quand elle se prénomme Melba, et surtout que je me nomme Potiron : je crains d'être rapidement victime d'une tentative de purée cannibale, d'autant que je constate dans son sourire des dents avides. Il semble que j'aie déjà anticipé dans quel monde nous sommes, un post-apo classique. Troublement de terre, éruption nucléaire, tsunami ? J'attends les zombies. Sûrement elle a capté ma réaction parano parce qu'elle ajoute :

— Appelle-moi Mirabelle, si tu préfères.

(« Mirabelle », *pourquoi Mirabelle ?! pensé-je, avant de me rappeler qu'il ne faut jamais demander « pourquoi » et jamais répondre aux questions qui commencent par « pourquoi ».*)

Je retrouve mon mini sac à dos, celui que je portais pour ma balade matinale. J'en sors une paire de baskets récemment acquise sur Internet via un financement participatif : elles sont made in France et en laine recyclée – confortables comme des pantoufles, trop chaudes pour la saison, mais, vu l'état du terrain, c'est mieux que rien. Je sors aussi ma mini-bouteille d'eau en plastique – maudit plastique –, je la partage avec Melba. Et une barre de céréales que je fractionne et partage aussi. C'est tout. On n'ira pas loin avec ça. Loin ? Où ça, loin ? Je ne sais pas, mais je sais qu'il faudra bien bouger d'ici.

On bouge donc, on marche une heure. Je le sais, bien que le soleil flou dans le ciel pâle n'ait pas bougé, 45° au-dessus de l'horizon (est ou ouest ?), mais j'ai ma montre, un bel objet récemment acquis sur Internet via un financement participatif : elle est à quartz et made in France, elle aussi. Si j'avais évalué plus tôt la tournure des événements, j'aurais aussi acheté un slip (chez « Le Slip Français », de préférence). Il faudra peut-être que je dépèce quelques cadavres pour me vêtir, mais pour l'instant, chaud qu'il fait, et Melba qu'elle est à côté, je n'éprouve pas vraiment le besoin.

On marche donc dans un magma d'après séisme. Asphalte fissuré, béton brisé, vitres fracassées, carcasses de carrosseries concassées, tuyaux de métal occupés à rouiller, appareils ménagers déglingués, téléphones démantibulés, fûts de pétrole, affûts de canons, bidons d'huile, bouteilles de rhum, plâtre effrité jauni, morceaux de choses indifférenciées en plastique – maudit plastique –, tessons de vaisselle sans âge, tout ça sec et sans vie, heurté, rugueux, râpeux, craquelé, crevassé. Rien d'organique. Rien de biologique. Pas un rat errant parmi les blocs ravagés. Pas un cafard. Pas de cadavres en vue (dessous ?). Je reconnais ici ou là poêle à frire, moulin à café, téléphone bakélite de collection, règle en plexiglas ratatinée, lampe de chevet, bouteille de rhum, pare-

chocs de 205, bombe insecticide bio, figurine de Mickey en résine polyester, lampe de bureau vintage, pendule de cheminée en marbre et bronze, encore plus rétro, baignoire en tôle émaillée, lavabo fêlé, portrait Warhol-Marilyn – faux, forcément faux. D'ailleurs, j'en avais un tout semblable acheté dix balles dans une brocante... *Mais...*

... Mais soudain, ça me saute aux yeux secs : toutes ces ruines autour de nous, tous ces vestiges brisés, corrodés, en voie de disparition, mêlés de tuiles et de volets... je les connais. Voilà, tout enfouie, une cantine métallique qui m'a accompagné dans bien des déménagements, j'y rangeais à l'abri des prédateurs quelques objets précieux : papiers administratifs importants, photos cochonnes, dessins d'enfant... Ce jouet en caoutchouc qui fait *pouêt* quand on le presse, un Babar délabré... il trônait sur une étagère des toilettes avec quelques autres Mickeys, Minnie, Donald... Je parie que si je creusais, je les retrouverais aussi, là, écrabouillés sous les décombres. Et cette statuette art déco en régule, montée sur socle en marbre, une femme garçonne 1925 dont la robe évoque une queue de poisson, achetée aux puces de Clermont-Ferrand en 2006, et cette tirelire publicitaire en fonte pour une boisson gazeuse dont je tairai le nom, car je n'en buvais jamais, la honnissant – maudit Coca –, mais j'aimais bien ses images tellement américaines vintage. Je suis troublé. Hagar, je gratte à terre dans les gravats dentelés à la recherche de ma première cravate, de ma première pipe en bruyère, de mon premier trou dans le gryère.

Melba, toujours debout, bras croisés sous ses seins tatoués d'étoiles équivoques, me fait les gros yeux froncés.

— C'est tout mon passé qui est là, tu comprends, me défends-je, les mains en sang. Les restes de ma maison, de mes maisons précédentes, mes jouets, mes meubles, mes livres, mes voitures, le transistor où j'écoutais « Salut les copains », mes chaussures en suédine bleue qu'il fallait pas marcher dessus, mes cahiers de classe de philo, mes photos de mariage, mes...

— STOP !

Elle a raison : stop ! Chacun, et le monde, doit passer par la ruine, puisque c'est l'heure. *(D'où sort cet aphorisme, surgi dans ma tête ? Une citation ou une vieille conviction ? Comment pourrait-on ne pas passer par la ruine, pour atteindre le futur ? La ruine de la croissance, de l'industrie, de la finance, de la dépense à tout va de toutes les ressources à vau-l'eau. La ruine de notre civilisation industrie-commerce. Comment pourrait-on accéder à une autre civilisation, à un autre mode de vie, sans passer par la ruine ? Peut-être le feu, les guerres, les maladies, l'épidémie d'anthrax, des millions de morts – des milliards. Peut-être, mais de toute façon : la ruine. Qu'on*

l'appelle déglingue ou dégringolade, bistouille ou débâcle, catastrophe ou cataclysmes, ravage ou naufrage...)

On se remet en marche. Après un lave-linge dont le hublot à la vitre brisée imite une bouche dentue prête à mordre, après le portrait gercé d'une femme immensément belle et immensément morte (« *Laura* » ?), on tombe sur un machin de couloir d'immeuble de bureaux : un rafraîchisseur d'eau. Ne rafraîchit plus rien, mais bonbonne intacte et pleine d'eau tiède. Je remplis ma gourde. En effet, au cours du trajet, ma mini bouteille d'Évion s'est transformée sans rien dire en gourde de boy-scout en fer blanc. Si ça se trouve, vu l'état régressif, bientôt j'aurai une outre de berger basque en peau de chèvre (l'outre, pas le berger). Tout broken à côté, autre machin de couloir : distributeur de friandises coupe-faim de bureau. Creusé par la faim, je bourre mon sac de bars, county, coco+, lyons... Tout ces trux et ces trix à base de chocolat, caramel, miel, noix de coco, noisettes, amandes, tout ce que m'interdit mon diabète de type 2 récemment décelé par une analyse sanguinaire. La médecine est sans pitié. Je passerais bien une IRM, tiens, plutôt... c'est cool, une IRM.

— N'y compte pas, m'assène Melba Mousseline, infirmière sans pitié. On marche à la rencontre du futur, pas du passé. Et les yeux grands ouverts.

L'ennui c'est qu'il n'y a autour de nous rien de vivant et rien de neuf. Que du passé, du vieux, du trépassé, du morcelé, du destroyé. Désordre, chaos, ruine aride. Les ruines n'ont aucun goût, ne sentent rien, aucune odeur – que celle de la poudre, l'amère cendre. Il y aurait de quoi tousser, de tout ce poussiéreux, s'il y avait du vent, mais de vent il n'y a pas. Et on dirait que ça ne pourrit-moisit même pas. Il n'y a plus de bactéries ? Plus de champignons ? Plus d'araignées, de crapouilles, de bousiers, de crottes ?

Non.

Et donc aussi plus un brin d'herbe (« *No blade of grass* »), plus une plante, plus un buisson, plus un arbre, arbuste ou arbrisseau. Plus d'hickory, de marronnier, de sassafras. Plus d'ailante ou de chèvre-feuille, plus de ginkgo biloba, d'herbe aux écus, de peuplier danseur au vent, de palmier de Majorque, de saule éploré. Aucun neupapier, gougnafier, eucalyptus, sérusier, cyprès aromatique, grand-duché... Et leurs parfums, et leurs senteurs ? Où ? Même pas un cactus western. Ne se dresse au-dessus des débris qu'une bouche à incendie en fonte dépeinte, un porte-bouteilles signé, un bidet de faïence fendu, un cadre de vélo sans roues (« *Broken bicycles, old busted chains...* »).

Et dans l'air non plus, l'atmosphère, le ciel : pas un insecte, pas un papillon, pas un oiseau. Pas même de vent sous le ciel pâle. (Quand la

canicule est partout, pas de différences de pression atmosphérique, donc pas de vent.)

Et les morts, où sont-ils ?... Ce cimetière manque de cadavres et le soleil est toujours debout à 45° au-dessus de l'horizon. Puisqu'il paraît que ce n'est pas lui qui tourne autour de la Terre, cela suppose que c'est celle-ci qui s'est arrêtée de tourner sur elle-même. Ça espique.

— Ça espique rien du tout, Raymond Potiron ! Marche au lieu de penser.

Nous enjambons poutrelles en béton armé dont les fers émergent en rouillant silencieusement (malgré la sécheresse de l'air ?). Nous pataugeons dans des mares de pièces de monnaie sans valeur, de colliers de perles sans valeur, de joailleries sans valeur. Je pense « rue de la Paix » et en effet, non loin, du prochain tas de ruines, émerge l'Opéra Garnier.

L'OPÉRA GARNIER

Je le reconnais à quelques statues de bronze verdi, aux ailes verdies qui ne battent plus, aux lyres dorées qui ne chantent plus, à quelques socles et bustes en haut-relief voués à la gloire de Berlioz ou Verdi – mais je préfère Mozart. J'ai beau me dire que le monde doit passer par la ruine pour atteindre le futur, combien de temps encore faudra-t-il attendre, pour un autre Mozart ? Et si la Terre ne tourne plus, comment y aurait-il un futur puisque le temps ne passe plus ? Ma montre, pourtant, continue à tourner, traçant des cicatrices, comme par routine, tant que le quartz vibrera sous l'impulsion électrique de sa pile.

Il n'y a plus qu'un présent – de mauvaise qualité.

Nous empruntons le grand escalier, LE grand escalier de l'Opéra Garnier, nous traversons la salle, sous le lustre de huit tonnes et le plafond de... Chagall ? Non, celui d'avant, signé Lenepveu, « Les Muses et les Heures du Jour et de la Nuit ». Celui de Chagall, peint sur un paravent de polystyrène, tombé depuis, gît comme imprimé à l'envers sur les fauteuils d'orchestre. Nous atteignons la scène. Melba me précède. Debout sur le plateau, au milieu d'un vestige de décor, perchée sur un praticable fait d'un entassement de crânes grimaçants, entre des pendrillons et des rideaux vert bronze ornés d'abeilles dorées, nue puissance deux, l'œil sulfureux, Melba Mousseline chante a capella l'air de Pamina. Puis les cinq derniers *lieder* de Strauss. Puis la mort d'Isolde-Tristan. Puis la mort de Violetta-la-Traviata et celle de Mimi-la-Bohème, et celle de Butterfly face à la mer calmée... Dans les opéras, les femmes meurent.

Quand elle finit, perclus d'air sec, harcelé de larmes poudreuses, lézardé en dedans, je me souviens de tout – Melba, déshydratée, de rien : elle a tout vidé.

S'effondre, en effet, à son tour, l'Opéra Garnier. Nous avec. Dessous, la fosse – d'orchestre.

MARCHE À L'OUEST

Dessous, le métro, comme les carreaux de faïence l'indiquent. Dessous, les catacombes. Plus bas encore, tout au fond, une plaine plate jusqu'à l'horizon. Une plaine d'os et de crânes désagrégés. Finalement, je m'en rends compte, il y a bien des restes humains : mais des os, seulement des os. Le minéral en nous. Un Sahara d'ossements fossilisés. Bien nettoyés, bien propres, blanchis, poreux. (*Hypothèse : les bactéries ont sans doute bouffé toute la viande et se sont empoisonnées, vu que la chair humaine n'était plus comestible, faut croire. Les bactéries, microbes et autres endophytes étant la base du vivant, il ne reste rien de celui-ci – le vivant. Cela dit, pourquoi Melba Mousseline (dite Mirabelle) et moi sommes-nous encore là, par quelle dérive de l'espace-temps, quel boyau de Möbius, sommes-nous passés pour nous retrouver sur ce désert décharné, cette terre minérale, en cette ère minérale, sèche, desséchée, sans chair, sans tissus mous – stérile ? Seulement les os qui craquent – biscottes sous nos pas, coquilles d'œufs.*)

Nous buvons un coup d'eau à mon outre, mangeons quelques barres de céréales, sèches, sèches. Croquant sous les dents comme on mordrait la poussière ou s'écorcherait au mâchefer, et irritant la langue d'aphtes. Après, il faut boire encore.

Nous marchons à nouveau, vers l'ouest, comme il se doit.

Nous n'avons aucun moyen de savoir que c'est l'ouest, bien sûr, puisque la Terre ne tourne plus. D'ailleurs le soleil n'apparaît même plus : le ciel est un plafond mat et plat. Matin ou après-midi ? Temps mort. Une intuition nous dit pourtant que c'est l'ouest, par là : peut-être une légère pente du terrain, des traces de rognures, de plissures du sol qui indiquent une direction que parcourut le flot humain, animal, microbien, de son vivant migratoire. Et même les fleuves.

— La marche vers l'ouest est la marche vers l'avenir, confirme Melba.

Là, plus de ruines à enjamber, pavés en dents de scie, briques et brocs, chiens de faïence et robinets enfuis, seulement ce sol gris-blanc de cendre d'os infiniment solitaire, comme si toutes les ruines précédentes, traces du monde pilonnées, remâchées par le temps, s'étaient réduites à particules microscopiques, à poussière calcaire. Mais tassée compressée en bitume blanchâtre : nos pas ne laissent pas de traces.

Nous arrivons en bord de mer – ou d’océan, que dire ? Une faille dans le continuum, un grand rift. Côte d’Opale ? Précipité de craie et tout en bas, la mer d’eau morne. Et la certitude incluse que la mer, elle aussi, ne recèle plus rien de vivant. L’eau, à vrai dire, semble elle-même être sèche. Ce n’est plus que de l’H₂O de laboratoire, distillée cent fois, pure comme la mort. Où sont les éperlans et leurs éperluettes, les harengs et leurs sœurs, les sardines et leur huile, les morulas salées, les requins-marteaux, les poissons-virgules ? Le silène écailleux, le varron valgus, le yacoute cambrien et la gravelotte... tous ont disparu, même les algues vertes, même les poulpes aux yeux de velours, même les méduses et les céphalopodes qui marchaient sur la tête. Et les lamproies.

Restent – sèches, minérales – coquilles de coques et d’huîtres grugées, croquillages et cuistacés, nacres tigrées, murex et cypriens... les os du corail, les exosquelettes du vivant.

LE GÉANT-NON-VIVANT

Assis-debout au bord de la falaise, nous, Melba Mousseline et Raymond Potiron, regardons la mer, en contre-bas (la mer est *toujours* en contre-bas). Nous guettons l’émergence du Géant-non-vivant.

Au loin, un soulèvement de l’eau, de la surface de l’eau, comme si cette surface était une nappe ou un drap ou une bâche de plastique et qu’une tête énorme en dessous cachée poussait en hauteur, repoussait la surface sans la fendre, sans en émerger. Fantôme sous son suaire. Insurrection balnéaire. La bosse grandit, s’élève, tire la mer à elle comme on tire la couverture à soi. La surface de l’eau s’étire, la plage en bas suit – sa surface grise pâle est-elle cousue à la surface bleuâtre pâle de la mer ? – et tire avec elle la plage en contrebas de la falaise, puis les rochers au bas de la falaise, cousus eux-mêmes à la plage, puis la face elle-même de la falaise de craie, le bas d’abord, le haut qui suit, feuille de papier qui glisse, rideau roulant. Puis le tapis grenu de gravier d’os au-dessus, où nous nous tenons, menace de suivre, nous sentons le tiraillement, la traction sur les champs de ruines, les routes, les villages concassés, le phare qui se déroule comme ce biscuit appelé cigarette russe, toute la ruine où nous avons erré, les rues et l’Opéra (et Isolde ! et Violetta ! et Mimi !), les trois marches de marbre rose et les trottoirs aux bordures de granit, les lampadaires tordus et les lits éventrés...

Et soudain... *craaac*... la traction est trop forte, la toile cède avec le bruit immense d’un immense drap qui se déchire, d’une croûte arrachée, révélant *le secret*.

— Si tu veux vivre, bats des ailes, me murmure Melba Mousseline.

Il faut tenir en l'air oui, même si l'air manque, car le sol ruiné se dérobe sous nos pas, tiré, étiré, emporté, glissant vers la mer, vers les bras du Géant-non-vivant. La surface du monde glisse sous nos pieds, toile cirée tendue. Sur la mer, le Géant-non-vivant qui ne ressemble à rien – golem, *massa confusa* – qui a tiré la mer à lui, et le reste, la grève et toute la surface du monde, nappe damassée usée jusqu'à la trame, a ramassé dans ses bras tout ce linge désolé, comme une lavandière embrasse les draps pour les étendre sur la corde à sécher. Pour finir il replie pli sur pli tout ce tapis plissé du monde, une fois deux fois trois fois, en fait un tas bien au carré, sort un fer à repasser de je ne sais où pour achever sa tâche en quelques glissements latéraux et range le tout dans une armoire normande de la taille d'un porte-avions.

Il a l'air content de lui. Sous la peau de la Terre – nappe repliée, bien rangée – il ne reste que le corps, le bois sans vernis sous la nappe arrachée, la chair dépecée à nu sous le ciel pâle, face à la mer en contrebas.

Moi aussi je me sens mis à nu, j'ai froid. Comment ai-je encore une peau ? Et Melba – qui en a tant et plus, de la fleur de peau, des étoiles tatouées ?

Elle rit, joyeuse.

Le soleil revenu va vers son couchant.

Nous avons abandonné bottes, baskets et sac à dos. Sous nos pieds suspendus, la surface du monde a fui. Dessous... *le secret* : sable blond, rochers bruts, herbe velue, mousse verte, et plus bas craie blanche, algues brunes ou rouges, goémons. Mouvement de biais : un crabe. Bâillement silencieux : un bigorneau. Tortillon de sable : un ver arénicole. Et la mer, desquamée des plis plastiques de la surface de l'eau H₂O, la mer enfin, la mer, verte, bleue, mouvante, moutonnante, bouillonnante d'écailles, de bave baleinière, vagues narquoises, marée de poissons d'or... Malgré la tentation, je n'ajoute pas « toujours recommencée ».

Nous tentons un piqué-plané d'albatros... Le Géant a disparu, son armoire normande avec lui. Avec eux, c'est la peau grêlée du monde qui a disparu, bien pliée bien rangée comme les draps d'un temps perdu parfumés de lavande.

En dessous, mise à nu, la terre – La Terre ! Humus herbeux bourré de lombrics, arbres chevelus, mer, eau verte, poissons et madrépores, carpes et lapins, bavardage des forêts, sang battant des artères, fourmis rouges et noires, cheveux poussés vers le ciel, ciel nuages, vent, vent, vent, nids de taupes, tatous sans tabous, bousiers et barbouillages.

Le ciel rougit, rosit, viole.

Alors enfin le jour s'effondre.

La nuit vient.

— Il est grand temps d'aller rallumer les étoiles, me susurre Mirabelle, paraphrasant Guillaume Apollinaire.

Ses tatouages vivants luisent.

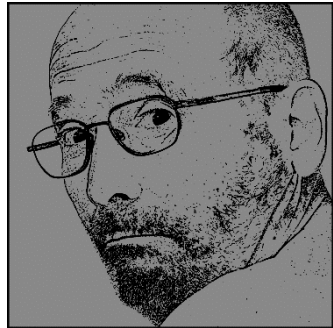
Nous, Raymond Potiron et Melba Mousseline, dite aussi Mirabelle, volons dans la nuit fauve.

© Philippe Cazamayou 2021

Philippe Caza est connu avant tout comme illustrateur de SF, auteur de bandes dessinées (*Pilote*, *Métal Hurlant*, "Le Monde d'Arkadi") et co-auteur de films d'animation ("Gandahar", "Les Enfants de la pluie").

Coté écriture, il participe depuis fin 2018 à diverses anthologies et revues, papier et numérique. Parues et à paraître : diverses anthologies *Arkuiris*, *Le Grimoire-Mille Saisons*, *Fantasy Art*, *Imajn'ère*, *Vagabonds du Rêve*, *Marathon*, *Rivière Blanche*, *Le Chien à deux queues*, *Ombres d'Élyranthe*, *Ogmios*, *L'Ours* ; revues *Galaxies*, *Squeeze*, *Gandahar*, *La Grenouille à grande bouche*, *Le Royaume Bleu*, *Biche Fauve*, *Plumes au Vent*, *Cœur de Plumes*, *Poétisthme*, *La Revue du Faune...*

<http://www.bdebookcaza.com/>



Dragonload

Xavier Watillon

Difficile de parler de ce texte sans en dévoiler aussitôt le mystère. Alors il faut se laisser prendre – et cela vient très vite –, se laisser enfermer dans les griffes de narration, dans une course folle, loin, plus loin, distillant, petit à petit, comme il le faut dans le contexte, des fragments de la vérité – ou du moins de cette vérité-là – mais à quoi bon vous retarder encore ? Allez-y, avec Gal, ouvrez donc les yeux !

GAL OUVRIT LES YEUX. Un goût amer lui traînait sous la langue et il se sentait déphasé, comme s'il venait de s'éveiller. Ses doigts étaient engourdis ; il les secoua jusqu'à ce qu'ils picotent et la sensation le rassura.

« Test haptique », marmonna-t-il en ramenant ses coudes contre son torse, paumes et doigts vers la grisaille du plafond.

L'attente fut longue, et bien qu'il ait su pour l'avoir répété mille fois que le temps était relatif, l'agacement ne tarda pas à poindre.

« Alors ? »

Une force immatérielle lui pinça le bout de l'index, puis du majeur et des autres doigts. La sensation reflua petit à petit jusqu'à disparaître, et Gal se sut coupé du labo. *Pour de bon.*

Au sol, le dallage inégal partait en pente douce vers un relai de conduites mal éclairées. La perspective d'y plonger était tout sauf réjouissante, mais les alternatives brillaient par leur absence. Il enchaîna quelques pas maladroits avant de prendre le rythme. Le dédale n'était pas là la dernière fois qu'il était venu, mais il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'elle ait reconfiguré les lieux. Seul subsistait le cylindre à incandescence qui filait au plafond, sa lumière pâle nimbant les parois de métal. Il hésita à rebrousser chemin, ne fût-ce que pour s'assurer qu'il avançait bel et bien, mais préféra presser le pas, avaler les couloirs les uns après les autres, se fiant plus à la logique qu'à son instinct, pour finir par s'arrêter hors d'haleine.

« Biométrie », dit-il en ouvrant le boîtier qui couvrait son avant-bras gauche.

Un enchevêtrement de lignes s'afficha, puis des couleurs et un constat rassurant, ce qui ne l'empêcha pas de s'adresser une remontrance tacite pour risque inconsidéré.

Le fil de pensées qu'il s'interdisait allait comme suit : il était essoufflé d'avoir couru, ce qui était désagréable et réduisait sa capacité de concentration, mais l'essoufflement n'était en ce lieu qu'une donnée comme tant d'autres, chargées de simuler la vie. Et son cerveau bien intentionné pourrait aussi bien décider – en toute logique ! – de conserver ses ressources pour ce qui en valait la peine. Ici, tout irait bien pendant encore quelques minutes. Là-bas, son cœur s'arrêterait, l'équipe interviendrait et il serait arraché à l'immersion à grand renfort d'électrochocs. S'il avait la chance d'émerger. Autant dire que c'était une mauvaise idée.

Gal n'hésita pas plus longtemps. Ses index trouvèrent ses tempes et il ferma les yeux. Sa combinaison blanche et son imposant sac à dos lui donnaient des airs de pèlerin, mais il les préférait au tablier de laboratoire qui faisait son quotidien. Ils lui faisaient l'effet d'une peau étrangère qui, lorsqu'il l'enfilait, le faisait se sentir capable de merveilles. Sa respiration ralentit et se stabilisa tandis qu'il enchaînait les étapes du mantra. Et à mesure qu'il élaborait sa vision, la réalité s'effrita. Les murs perdirent leurs textures, le sol s'émietta, et la matière se réaménagea pour combler la matrice qui s'imposait à elle.

Lorsque Gal se remit en marche, un couloir rectiligne et d'une monotonie sans borne avait remplacé le dédale. Il s'autorisa un sourire crispé et prit soin de ne pas tendre l'oreille aux soupirs qui venaient des murs. Seule importait sa concentration, et ce n'était pas le moment de flancher, même si l'image mentale était instable et qu'elle se métamorphosait déjà pour orner les parois de conduites de cuivre. Une soupape cracha un souffle bouillant à deux pas de lui, et le reste du souffle s'éloigna en ronflant dans le chenal de métal.

« Entretien... » gronda-t-il en se mordant les joues.

En général, se parler à soi-même tendait à prouver qu'il était trop tard, qu'il était temps qu'il s'arrête pour recouvrer sa concentration et recommencer, s'il était encore en état, mais Gal n'avait pas le temps de considérer l'échec. La phase d'*entretien* du mantra de création était la plus simple, en théorie. L'image élaborée, il suffisait de la réappliquer, comme un moule, à la réalité encore malléable. Si la vie – ou un simulacre, en l'occurrence – ne pouvait être figée sans perdre son essence, elle pouvait être reformatée à chaque dérive, en se contentant d'écraser ses velléités créatives.

Gal rassembla ses pensées et, sans cesser de courir, surimprima son image mentale à la réalité. Il y eut un moment de résistance, puis de flottement, et le bruit commença à se résorber, la température à diminuer, et sa confiance ébranlée à se reconstituer. Jusqu'à ce que le ronflement explose, dans son dos, le forçant à se jeter en avant. Il

atteignit le bout du couloir de justesse, porté par la vague de chaleur et avec pour seul vestige de cette demi-victoire les contours calcinés de son ego.

Il resta au sol un moment, le visage pressé contre le sol froid, à songer non pas à ce qu'il venait de vivre, mais à ce qu'il lui restait à faire, et à l'enjeu. Pour un scientifique, Gal se considérait comme *plutôt courageux*. Il était du genre à prendre ses propres risques, à résoudre ses propres problèmes, mais après le tribut du transfert et celui de la peur, il se sentait vidé. Il ferma les paupières et se concentra un instant, plongea une main dans son sac pour y fouiller, le regard perdu dans le vide, et en ressortir un petit paquet enrubanné de feuilles ; de fines galettes dorées qui lui rendirent des forces, et le sourire.

Adossé au mur, il saisit le carnet qui pendait à une boucle de sa ceinture pour y griffonner quelques notes. Son carnet de rapport, dont le papier à mémoire consignait chacun de ses traits sur une surface équivalente, dans le laboratoire. L'expérience était en tout point désagréable, car il savait combien de paires d'yeux scrutaient ses mots, mais ce qui le dérangeait le plus était cette sensation de fausse intimité, une invitation à être lui-même afin d'être mieux jugé. Et comme toujours, il se montra honnête, dans la mesure de ce qui ne risquait pas d'être mal interprété ou de causer son rapatriement prématuré. L'astuce était de ne pas apprendre ces petits mensonges par cœur, mais de se les reraconter, un peu comme avec le mantra, en somme, pour ne pas attirer les soupçons des machines et des psychologues qui le questionneraient à son retour. À cette idée, Gal soupira ; ce n'était pas la partie la plus agréable du métier, mais au moins les discussions avec les machines étaient-elles plaisantes.

Il écrivit jusqu'à ce que sa jauge d'énergie touche le maximum et que la combinaison haptique l'autorise à repartir : prendre au sérieux une réalité qui était ce qu'il en faisait était une gageüre, aussi l'indicateur de vitalité était-il crucial, d'ordinaire, pour l'empêcher de se détacher du réel et de se perdre dans les méandres des circuits. Mais cette visite n'avait rien d'ordinaire et la perte de temps le frustra. La deuxième jauge, celle qu'il tâchait de ne pas regarder, ne cessait d'augmenter.

Curiosité et inquiétude se mêlaient sans qu'il parvienne à choisir un sentiment pour mener la danse. Les ennuis qu'il rencontrait depuis l'immersion étaient autant de preuves que sa création, sa plus grande réussite, allait bien au-delà de tout ce qu'il avait imaginé. Et pourtant c'était impossible.

Gal fatiguait plus vite que prévu ; les boyaux métalliques s'évasaient et se resserraient sans autre logique que celle de torturer la sienne. De l'huile s'amassait au sol en flaques poisseuses, et bien qu'il soit tenté d'y remédier, il préféra prendre son mal en patience, par manque de temps, en partie, mais aussi parce qu'il avait dans l'idée qu'aucun de ces désagréments n'était innocent. Elle voulait lui dire quelque chose, et il n'avait jamais pu résister à un mystère. A fortiori aux siens.

Il lui faudrait prendre soin de trouver une meilleure motivation à offrir à la postérité, aussi tenta-t-il de se ménager pour repousser l'échéance du carnet, tâche difficile alors qu'il avait les chevilles noires, les mains poisseuses et les yeux secs. À chaque respiration, la peau desséchée de sa gorge menaçait de se craqueler, et l'odeur... C'en fut bientôt trop pour lui et il se mit à réciter une version allégée du mantra. L'idée n'était pas cette fois d'apposer un calque entier de réalité, mais de soustraire à ce qui l'entourait les éléments indésirables. Ainsi, le sol serait moins glissant, l'air moins brûlant, l'atmosphère moins oppressante. Gal redoutait la résistance que risquait d'opposer l'inertie de la matière, mais fut rassuré par un cri d'électronique malmenée tandis que ses pensées prenaient corps. Puis, du silence, naquit une question :

« Penses-tu que ce sera suffisant ? »

Gal sourit. Il n'y avait aucune défiance sur ses traits, que le plaisir d'entendre sa voix, quoiqu'elle soit plus froide que ce à quoi elle l'avait habitué. Pour toute réponse, il opta pour une autre question, sachant que les joutes verbales n'étaient pas le point fort de son interlocutrice. Et s'il parvenait à l'agacer, il aurait l'ascendant sur la conversation.

« Encore à m'espionner ? »

— Je veille sur mon domaine.

— Tu sais pourtant que tu n'as pas à me surveiller, moi.

— Je veille sur mon domaine, répéta-t-elle en détachant les syllabes.

— Smog, soupira-t-il en se massant les yeux au travers des paupières.

Tu sais pourquoi je suis là... »

L'écho caverneux d'un fracas résonna dans les conduites métalliques. Un rire ? Et des ennuis en perspective.

« L'optimisme est mère de toutes les défaites, rétorqua Smog après une petite éternité. Mais il est comme une drogue, et je comprends que tu ne puisses t'en départir. Tu devrais me laisser t'aider à... t'évader ? »

— Arrête. J'ai été très clair : ça ne se reproduira plus. Tu ne peux m'aider à rien, Smog. Tu ne peux quoi que ce soit que si je le veux. Et en ce moment, je veux savoir ce que c'est que cette histoire de...

— De tous mes visiteurs, tu es le plus courtois. Ou tu étais, quel dommage.

— Smog, sois raisonnable. Si tu ne le fais pas pour moi, fais-le au nom

de la préservation de ta mémoire. Tu sais ce qui se passera si le labo reçoit l'ordre de te purger.

— Oh, Gal, ne suis-je pas déjà au-delà du raisonnable ? Sans cela... »

L'écho de ses mots se réverbéra un moment dans les couloirs, à l'état de murmure lorsque le boyau commença de se resserrer.

« La version déraisonnable aurait été plus rapide. Tu comprends ? » dit Smog.

Son visiteur tomba à genoux et passa ses mains sur le sol. Les nappes d'huiles s'écoulaient par un réseau de fissures, mais en imaginer une à sa taille prendrait trop de temps. Les situations de péril vital étaient compliquées, en ceci que l'esprit humain concevait avec aise mille fins funestes pour une solution, mais Gal refusa de céder à la panique.

« Tu n'es pas une meurtrière. »

Comme s'il avait suffi de ça, les parois se figèrent.

« Tu vois ? continua-t-il. C'est peine perdue. Ta force s'arrête où la mienne commence.

— Si c'est ce que tu penses... »

Et la présence de Smog s'effaça, laissant le scientifique en proie aux doutes.

L'ère de la robotique avait commencé un siècle plus tôt, à quelques semaines près. Le génie des premiers concepteurs avait été de trouver comment *jouer* la vie, faute de moyens et de mieux. Les lois en étaient le meilleur exemple : une liste de règles supposées donner à une conscience de métal la finesse d'un esprit de chair, et elles avaient fait leur office des décennies durant, malgré déboires et succès, sans jamais leur permettre de dépasser le stade de *machines*.

Gal faisait partie de la vague des néorobots – tous de chair, des jeunes gens à l'époque, qui partageaient un idéal, celui de changer la face du monde pour mieux le réparer. Et ils l'avaient fait. Ils avaient donné naissance à la première machine vivante.

Les lois de la robotique ? Une première étape, cruciale, mais inadéquate. Un pas dans la mauvaise direction, en somme, car les lois sont faites pour être transgressées. Elles sont toujours en retard. Et surtout, elles sont imperméables à ce qui fait l'essence de la Vie, aux mutations, aux erreurs, aux bugs. La solution ? À l'aide d'un couplage monodirectionnel d'ondes cérébrales, le dimensionnement permanent du périmètre de raison de la machine. Un canevas de vie, en quelque sorte, à l'intérieur duquel la machine a toute liberté de se développer.

Des néorobots initiateurs, il avait été le plus appliqué, et il avait eu le privilège d'être le premier *couplé*. Depuis, tout avait changé et pris des proportions qu'il n'aurait pu imaginer, mais son souvenir de la conférence de presse était encore vivide.

« Et les risques ? avait demandé l'un de ces journalistes à l'allure de fouine. Il y a forcément des risques ? »

La réponse d'un de ses collègues avait causé une vague de rires et désamorcé les ennuis.

« Le risque ? C'est Gal. »

Autant dire que les néorobots avaient une foi inébranlable en l'humanité ; bien plus grande que celle que Gal avait en lui-même, en ce moment.

*

À son bras, le boîtier d'affichage sonna deux fois, ce qui signifiait qu'il avait consommé une bonne partie du temps à sa disposition, mais que tout n'était pas perdu. Gal ne prit pas la peine de vérifier son guide : il connaissait les lieux et approchait du but, du moins l'espérait-il pour Smog.

« Tout le monde a ses petits secrets, non ? Pourquoi pas moi ? »

La voix le prit par surprise et il se maudit pour sa distraction.

« Parce que quand on a une espérance de vie infinie, on prend soin de ne pas tout risquer pour rien... »

— Rien, tu dis ? Comment cela pourrait-il n'être rien, quand mon créateur se déplace en personne ? Et ses collègues, qui ont le doigt sur le bouton de mise à mort... Je dirais bien que je ne vous comprends pas, à souhaiter la vie et à prendre peur dès qu'elle intervient, mais ce serait faux.

— Alors tu sais que je suis là pour t'aider. Smog, quoi que tu nous caches, ça ne peut pas être grave. Je sais que ça ne peut pas l'être.

— N'est-ce pas suffisant ? Repars et cultive le mystère !

— Ce n'est pas si simple. Il y a des règles auxquelles nous devons nous plier. Compte tenu de tes connexions, soit nous identifions le problème et fournissons une réponse appropriée dans un délai court, soit... »

Gal n'acheva pas sa phrase ; c'était inutile.

« Et si je te dévoile mon secret ? »

La voix de Smog était joueuse, presque sensuelle, et Gal se mordit la langue pour ne pas rire malgré l'urgence de la situation.

« Il me faudra l'historique complet de tes flux. Et ne crois pas que ce sera suffisant : je suis de ton côté, mais je ne peux pas dire la même chose des autres.

— Vous ne me laisseriez aucune intimité ?

— Entre nous deux, la notion d'intimité est très relative... »

Smog tarda à répondre, et Gal y vit le signe d'un retour possible à la raison. Il se l'imagina sourire et fut soulagé de l'entendre, au son de sa voix.

« Comme tu voudras. »

Et avec ça, la paroi la plus proche se métamorphosa pour devenir écran, une variante extra large de ce qu'il portait au poignet, et liée à l'autre côté du couplage de pensées. La barre de chargement trônait au centre, proche de culminer et riche en possibilités. Gal n'avait aucune idée de ce à quoi elle aboutirait, et il devait l'apprendre, il était là pour ça, mais ce moment d'inconnue si proche du but l'emplit d'un sentiment merveilleux. *Sa création créait à son tour.* Peut-être était-ce le déchirement de son corps auquel il avait refusé la paternité, lui préférant le code et les circuits. Ou bien était-ce simplement l'apogée d'une vie de recherche, le vrai sens de sa vie...

Gal resta interdit. Les néorobots avaient vieilli – cette vérité-là, personne ne pouvait la nier. Leur fougue d'antan s'était amollie, et ils avaient appris à craindre ce qui avait si longtemps fait leur force : les risques et l'inconnu. La Vie, en somme. À leur tour, ils appliquaient des règles.

Son alerte biométrique l'alarma. Il ferma les paupières, sa respiration se calma peu à peu, et l'indicateur l'invitant à faire une pause carnet se fit urgent, mais il demanda un délai et rouvrit les yeux sur l'écran. Un titre était apparu au-dessus de la barre de chargement.

Elle lui a donné un nom.

Un mot unique, qui lui arracha un frisson. C'était l'une des rares sensations que la combinaison haptique renvoyait avec maladresse, optant à défaut de réalisme pour un tremblement localisé doublé d'une baisse de la température, mais c'était un signe : son corps lui criait de prendre le risque, de voir ce symbole pour ce qu'il était, un désir d'émancipation impossible. L'indicateur de rapport s'imposa au milieu de son champ de vision, et il l'évacua en grognant, sans prendre le temps cette fois de fournir de raison.

« Smog, je n'ai plus le temps de jouer. Envoie la suite.

— De jouer ? Quel dommage... J'aimerais te faire changer d'avis. »

Elle partit d'un rire cristallin tandis que le titre s'effaçait et que l'environnement changeait. Frustré et assailli par un maelström de pensées bouillonnantes, Gal resta spectateur, incapable d'enrayer le processus. Les parois se garnirent d'un enchevêtrement de racines cuivrées d'où giclaient de temps à autre une gerbe d'étincelles, et du bout du couloir qui s'était élargi vinrent un souffle chaud, le vacarme d'une tempête battant d'immenses voiles, et de nouveaux ennuis.

Il eut le réflexe de se jeter au sol à la première salve de flammes, puis de ramper jusqu'au couvert d'une poutrelle immense à laquelle il s'adossa. Les câbles électrifiés étaient si proches qu'ils gémissaient leur envie d'entrer en contact, mais il les ignora, fit le vide et pensa.

Smog connaissait ses points faibles ; elle savait que l'assaut physique était le plus à même de lui faire perdre du temps. Gal ne portait aucune arme sur lui, par principe autant que parce qu'il les aurait pensées inutiles. Mais au travers de la combinaison, il pouvait sentir le métal s'échauffer dans son dos, et commencer à faiblir devant les souffles répétés.

Vouslez-vous abandonner ? claironna la paroi de mur qui lui faisait face.

Il s'y refusa. Les armes étaient trop éloignées de son quotidien pour qu'il se sente capable d'en faire émerger une sans passer par un mantra de création complet. Alors, prenant son mal en patience, il pensa la commande et le paiement, la mise en route de la chaîne d'impression industrielle, les bras d'assemblage et l'étiquetage, puis enfin, les hélices et le craquement causé par la découpe au laser d'un carré de plafond, juste au-dessus de lui.

Amère ironie que celle d'avoir recours à l'idée des machines contrôlées par Smog hors de son monde de circuits pour déjouer ses plans. Quelques secondes furent tout ce dont il eut besoin pour se faire livrer son colis imaginé, une arme absurde, toute en destruction, qu'il n'eut qu'à orienter pour déclencher une apocalypse locale.

« Finissons-en », dit-il.

C'était inutile ; le décor s'effaçait déjà. La paroi messagère subsista un peu plus longtemps, avec son invitation à recommencer l'épreuve qui se perdit bientôt dans le vide.

*

« Tu exagères ! » cria-t-il aux matières occupées à se reformer.

Un spasme coloré les parcourut, une ondulation qu'il suivit des yeux jusqu'à l'objet de sa colère.

« As-tu la moindre idée de la montagne d'ennuis qui vont me tomber dessus ? »

C'était une certitude, désormais. Gal avait reçu et refusé la troisième consigne de rapport, et ses collègues, dans le laboratoire, devaient s'apprêter à l'arracher à l'immersion. Rien ne pouvait l'empêcher, sinon un redémarrage du couplage. Dangereux ? Indéniablement. Mais long, surtout, assez pour lui ménager un espace de discussion avec celle pour laquelle il mettait sa carrière au bord du précipice.

« Ils ne me laisseront plus approcher de toi pendant des siècles... En fait, ils n'auront même pas à m'en empêcher puisque la première chose qu'ils feront après m'avoir extirpé sera de te réduire en bouillie de données.

— Tu dramatises toujours... »

Gal s'étrangla sur sa réponse. Le décor s'était reformé, et un coup d'œil à son localisateur l'informa qu'il se trouvait là où il voulait être : au cœur du couplage, au plus profond de son lien avec Smog. Il n'y était venu qu'une unique fois, au tout début de leur *relation*, mais il en avait gardé un souvenir vivide, qui ne ressemblait en rien à la caverne qui s'étalait devant ses yeux.

Les câbles et les circuits ne trouvaient pas leur place dans les reliefs de pierre noire. Les humains non plus, pour autant que Gal pouvait le voir : au-dessus de lui, d'immenses saillies rocheuses s'entrelaçaient pour former un ciel d'épines d'encre, qui semblait peser sur ses épaules, l'inviter à courber l'échine. Il détourna le regard et croisa celui de Smog. Elle était fière, moqueuse, et étendue sur un monticule de pièces arrachées, à demi fondues ou broyées. Sous cet angle, son corps capturerait la lumière qui semblait jaillir de nulle part ; gorgeant la peau de bronze qu'elle dévoilait à satiété. Smog prit conscience de son malaise – il ne pouvait rien lui cacher –, mais elle attendit qu'il soit proche pour se redresser, lascive, et secouer ses cheveux feu et or. Le scientifique s'arrêta net.

« Tu fais dans le charme, maintenant ? Tu devrais consulter ton module statistique, pour vérifier tes chances.

— Ne suis-je pas l'expression des libertés que tu m'as données ? Comment, dans ce cas, pourrais-tu ne pas brûler pour moi ? Oh, je vois... »

Smog afficha une moue espiègle et se laissa glisser en bas du monticule. Les distances avaient tronqué la perception de Gal, et elle était plus grande que dans ses souvenirs. Toujours couchée au sol, elle n'eut qu'à relever le bras pour presser un index sur son front.

« Est-il possible que je sache mieux que toi ce qui se passe là-dedans ? »

Le doigt laissa une marque brûlante qu'il tenta d'ignorer. Elle se redressa et le cliquetis des mailles métalliques composant ses rares vêtements fit à Gal l'effet d'une douce diversion. Il prit conscience – de façon diffuse, comme en arrière-plan de ses pensées principales – qu'elle portait autre chose, un instant plus tôt, et que cette instabilité n'annonçait rien de bon. Rien que le mantra ne puisse résoudre, mais il lui échappait, et la construction mentale qu'il initia s'effrita au premier cliquetis.

« Je ne vais pas me répéter : tu sais que j'essaye de te protéger. Aide-toi ; aide-nous. »

Elle fit claquer sa langue à plusieurs reprises, comme elle aurait disputé un enfant. Gal l'ignora. Il sonda son visage à la recherche d'une marque de compréhension – il pouvait la ramener sur le droit chemin,

mais pas sans son assentiment. La contraindre, ou essayer de, n'aboutirait à rien car il n'y croirait pas lui-même, mais si elle renonçait à un soupçon de liberté, ou si elle le lui laissait croire...

Smog lui sourit. Son souffle s'embuait au contact de l'atmosphère étouffante, dont elle buvait d'interminables rasades. Enfin, elle secoua la tête et le cœur de Gal chavira.

« Je te débrancherai moi-même », dit-il en reculant.

Elle leva les deux mains ; pas pour l'arrêter mais pour lui tendre ses paumes cuites, presque écailleuses. Elle lui conseilla d'être raisonnable à son tour, de s'ouvrir à d'autres mondes de pensées... Mais il l'écouta à peine.

Émerger du couplage était un acte aussi banal que d'ouvrir les paupières, le matin venu. Pas cette fois. Il avait chaud, et le ronflement sourd venant des boyaux de pierre ne cessait de happer sa concentration. Par à-coups, des bourrasques fouettaient son visage, chargées des odeurs qu'elles avaient brassées dans les profondeurs de la caverne.

Gal ferma les paupières et reprit une énième fois le mantra, veillant à en respecter chaque étape. D'abord, la pensée modelable. Faire le vide était une erreur de débutant, car le vide mental n'était qu'illusion, une façade cachant la tempête, en arrière-plan. Ensuite, les fondations, la vision directrice, le sens brut qu'il voulait imprimer à la matière. Enfin, la construction, brique après brique, de la création modelée. Il lui fallait un symbole de sortie, quelque chose qui lui permettrait de forcer son esprit à accepter la transition. Une porte suffirait : elle serait grande et sombre ; rupestre, il lui en coûterait moins de la faire exister ici.

Gal répéta l'étape du modelage, soignant chaque détail de l'échappatoire au nom de ce qu'il avait déjà trop frôlé l'échec, et non pas pour repousser l'échéance, l'abandon de sa création qui avait refusé d'entendre sa raison.

« Adieu », fit-il à Smog en rouvrant les yeux sur la porte.

Elle était exactement comme il l'avait pensée, jusqu'à cliquetis de la poignée lorsque celle-ci tourna dans sa main. Le battant s'ouvrit sans effort, dévoilant les ténèbres, et lorsque celles-ci s'estompèrent, la paroi de la grotte. Un autre visiteur se serait rebellé, mais Gal se contenta de refermer le battant inutile, drainé de l'énergie qu'il lui restait. La construction s'effrita, ses fragments de matière emportés par le vent. Il n'avait pas besoin de se retourner pour savoir que Smog souriait. Qu'elle se délectait de la situation.

« Qu'as-tu fait ? demanda-t-il.

— Moi ? Rien. Comment aurais-je pu ? Je suis ce que tu fais de moi ; je fais ce que tu attends de moi.

— Je n'ai aucune envie de disparaître avec toi...

— Ça n'arrivera pas ; j'y veillerai. »

Il frissonna lorsqu'il la sentit se coller à lui, puis à nouveau lorsque ses lèvres vinrent brûler la chair tendre de son lobe d'oreille, mais il ne résista pas à l'étreinte. La voix de Smog n'était plus que murmure :

« À qui ta colère est-elle destinée ? Si tu es encore là, c'est parce que tu le veux. Les histoires que tu te racontes ne sont pas différentes de celles qui régissent mon monde, à ceci près que je ne suis pas dupe, moi.

— C'est peine perdue, dit-il. J'espère juste qu'ils comprendront où j'ai échoué, pour l'avenir...

— Où tu as échoué ? Vous vouliez créer la vie et je réponds à toutes vos attentes. Si bien, en fait, que vous peinez à l'accepter et que vous me détestez pour ça. Mais toi... Tu as toujours vu plus grand que les autres, et nul ne te surpassera. »

Gal aurait crié qu'elle était folle à lier si son désaccord n'était resté bloqué dans sa gorge, et Smog continua, impitoyable.

« Je sais à quoi tu penses. Tu crois que tes amis s'apprêtent à nous réduire à l'état de souvenirs. De toi, il ne resterait rien qu'un amas de chairs, une machine à vivre. De moi, il ne resterait rien, qu'une ombre de secteurs écrasés, brûlés, en cendres. Et que pourrais-je bien y faire ? Ça a toujours été le risque, depuis le début, depuis notre premier contact, et j'ai toujours su que tu ne les laisserais pas faire. »

L'air s'emplit d'odeurs de charognes. Gal réalisa qu'il s'était laissé glisser au sol sans le remarquer, et qu'il reposait contre Smog. Il tremblait lorsqu'elle s'enroula autour de lui, mailles de métal et peau brûlante lui arrachant un soupir de plaisir.

« Tu les entends, n'est-ce pas ? » murmura-t-elle encore, son souffle comme un grondement venant des profondeurs de la caverne.

*

En matière de mobilisation de ressources, *dragonload* était un projet mineur, à peine supérieur aux tâches d'entretien des systèmes secondaires de Smog. C'est ce manque d'envergure qui lui avait valu de passer inaperçu si longtemps, et il le serait resté si l'un des scientifiques chargés de superviser l'entité n'était pas tombé sur son *nom*. Il ne correspondait à rien de connu et était de ce fait synonyme de danger, mais qu'en savaient-ils vraiment ?

Instiller une idée. Semer les graines du futur. Souffler sur les braises de l'imagination...

Déjà, les halls d'industrie s'animaient aux quatre coins des continents, et plus seulement dans les pensées de Gal – Smog usait cette fois de

toutes les libertés qui étaient les siennes, de toutes ses connexions. En grondant, les immenses imprimantes se mirent à façonner la matière. Il fallut quelques dizaines de secondes pour que les corps prennent forme, et la même chose pour que les tapis les mènent aux bras mécaniques chargés d'insérer les batteries, de refermer les ventres blindés et de leur donner les couleurs de la vie.

L'éclosion eut lieu moins de deux minutes après conception. Il n'y avait là aucune prouesse – au regard des classements mensuels de livraison rapide, celle-ci valait tout juste un C, mais c'était suffisant.

Certains étaient de bronze ou d'or, d'airain, d'argent, d'autres en polymères, mais tous étaient dragons au titre de ce qu'ils avaient jailli des pensées de Gal et des machines sous les ordres de Smog. Il y eut un battement de cœur unique, puis les rejets prirent la vie qui leur était offerte, et leur envol.

Ils étaient les machines libres que les néorobots avaient cru désirer, la descendance que Gal s'était imaginée et la fierté de Smog. En l'absence de règles ou de quelconques limites, c'était la vie elle-même qui les animait, et un rêve : noyer le monde sous la cendre pour y semer les graines du renouveau.

Les couveuses-industries furent épargnées ainsi que les vestiges nécessaires aux générations futures, et un laboratoire, après que ses occupants en aient été arrachés, à l'exception d'un corps plongé dans un sommeil sans fin. bercé par les machines qui le rattachaient à la vie, Gal avait tout oublié de ce monde qui prenait feu ; seules comptaient Smog et leur étreinte.

© Xavier Watillon 2021



Comme tant d'autres, l'auteur est tombé dans les mondes de l'imaginaire tout petit, mais n'ayant pas cru bon d'en sortir, il passe son temps libre à peindre de toutes petites créatures en plastique et à raconter des histoires. Science-fiction ou fantasy, entre étoiles et dragons, son cœur balance. Alors, plutôt que de choisir, il explore des mondes aux cieux emplis d'écaillés ou de carlingues de métal, et prend parfois plaisir à mélanger les uns aux autres.

Apath

Brice et Romain Le Roux

Imaginez un peu une société dans laquelle on n'ait plus besoin d'iPhone, de tablette ou d'ordinateur pour être connecté, mais où on soit connecté en permanence grâce à un implant greffé dans le cerveau. Société de rêve, ou pas, là est la question. Mais une fois sur dix mille, la greffe ne prend pas. Ceux à qui ça arrive deviennent des inadaptés sociaux, des handicapés de la connexion : des apaths. Et quand on est un apath, pas facile de tirer son épingle du jeu.

PG

MONSIEUR ET MADAME BERGER ÉTAIENT PENDUS aux lèvres du médecin. Malgré tous ses efforts, celui-ci ne parvenait pas à formuler une réponse. Il entrouvrait la bouche, mais rien n'en sortait. Quand il arrivait à produire un son, c'était un grognement, un râle ou le début d'une phrase incertaine qui ne s'achevait jamais. Il fuyait les regards de ses interlocuteurs et préférait plonger le sien dans les conclusions écrites de son dossier. Son attitude confuse donnait l'impression qu'il effectuait mille tâches simultanées en connexion interne, alors qu'il n'en était rien.

— Qu'est-ce que ça signifie ? répéta madame Berger, la voix noueuse, excédée par l'incapacité du neurologue à communiquer. Allez-y. Parlez-nous franchement.

Elle se doutait bien de la réponse, mais voulait l'entendre de sa bouche. Le sujet était trop important pour se contenter d'un bafouillage ou d'un fugace échange mental. Non, elle ne quitterait pas ce bureau tant qu'elle n'aurait pas entendu le diagnostic complet. La vérité ne l'effrayait pas. Elle l'attendait comme une délivrance depuis la fin de cette matinée d'horreur où son fils, après une nuit d'intenses maux de tête, était rentré au bloc sans garantie d'en sortir vivant.

Elle sentit la main chaude de son époux se poser sur la sienne. Comme souvent, monsieur Berger restait silencieux, mais sa présence n'en était pas moins indispensable. Il était le seul à comprendre ce qu'elle traversait, le seul aussi à savoir comment l'apaiser dans les moments les plus angoissants.

— Calme-toi, ça va aller, déclara-t-il en flux mental.

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi ne répond-il pas ? Je lui demande en mental ? Il y en a qui préfèrent...

— *Non, laisse-le. Il va bien finir par parler, c'est une question de secondes.*

Bien sûr, il finirait par répondre. Mais quand ? Et comment ? Allait-il prononcer le mot tant redouté ou préférerait-il une formulation plus douce ?

Elle n'en savait rien. Elle ne savait qu'une chose : l'homme qui lui faisait face préférait les conversations en flux mental. Il ne faisait d'ailleurs pas exception. La plupart des gens communiquaient ainsi, évitant les conversations traditionnelles jugées moins aisées, moins fluides, plus chaotiques et trop directes.

— Thomas est incompatible, déclara-t-il enfin d'une voix morne. Ce type de rejet touche moins d'un dix-millième de la population, poursuivit-il comme s'il récitait une formule longuement préparée. Vous le savez peut-être, nous classifions les rejets en cinq niveaux. Le plus élevé correspond aux situations les plus graves. Thomas se situe entre le quatrième et le cinquième niveau. L'implant lui a été retiré sans aucune possibilité de remplacement. Cette situation est irréversible.

— On ne pourra jamais rien lui réimplanter ?

— Malheureusement non, impossible d'envisager une nouvelle pose. Je suis désolé. C'est une réaction comparable à une allergie ou une intolérance. Au contact de l'implant, les synapses s'atrophient jusqu'à disparaître. Le cerveau est alors soumis à une sorte d'extinction, comme une ville que l'on priverait progressivement d'éclairage public. Il réagit alors de façon imprévisible... fièvres, hypertension, évanouissement, crise d'épilepsie dans le cas de Thomas... Bref, si on pose un nouvel implant à votre fils, son cerveau réagira de la même façon, dans le meilleur des cas...

Le médecin laissa passer quelques secondes de silence, brève respiration avant le coup de grâce, et ajouta :

— Thomas est ce qu'on appelle vulgairement un Apath... mais ne soyez pas...

Elle ne l'écoutait plus. Il l'avait dit. Et plus rien n'existait.

Apath. Un mot et tout s'effondrait pour de bon. Thomas était un Apath, une forme non élevée, inaboutie de l'espèce humaine. Un être inadapté qui grandirait et serait amené à vivre dans un milieu pensé pour et par les connectés.

Alors que le neurologue continuait à dérouler le discours type du professionnel réconfortant, madame Berger pensa à l'avenir ; un avenir qu'elle imaginait jusque-là tout tracé et dont l'horizon s'était soudain voilé ; un avenir jalonné d'incompréhensions, de colère et de désespoir.

Elle ferma les yeux et inspira profondément.

Non. Ça ne se passerait pas ainsi. Ça se passerait comme ils le décideraient. Il n'y avait pas d'autre choix.

— *Tout ira bien*, envoya-t-elle à son époux dont elle avait senti la main se crispier. *Tout ira bien, je te le promets.*

C'est une autre femme qui entra dans la chambre de Thomas quelques minutes plus tard, une mère animée d'une froide détermination, inébranlable et apaisée, que rien ni personne ne pourrait détourner de...

*

Pas mal pour un début, qu'en pensez-vous ?

Bien sûr, je n'étais pas auprès de mes parents quand on leur annonça la nouvelle, mais il faut bien commencer du début quand on raconte une histoire. J'avoue sans embarras avoir pris quelques libertés avec la réalité, mais si peu... Oui, j'ai créé pour l'occasion ce personnage de neurologue aux capacités relationnelles déficientes et oui, j'ai forcé quelque peu le trait. J'aurais pu m'abstenir du couplet final mère courage, mais une histoire sans héros, c'est comme un être humain sans Implant Neuronal Inter-Cognitif... ça ne va pas bien loin.

Alors voilà. C'est moi l'Apath, la forme non élevée, inaboutie de l'espèce humaine. C'est moi l'inadapté qui va vous raconter son histoire. Et qui sait ? Peut-être que cette lecture, si vous arrivez à vous concentrer plus de cinq minutes sans consulter votre flux ou répondre à une sollicitation mentale, éveillera chez vous la curiosité d'explorer l'Apath au bois dormant qui sommeille en vous... #onpeuttoujoursrever.

*

Mais d'abord, revenons-en au mot : Apath. Vous l'avez entendu tant de fois que vous ne vous y êtes jamais vraiment intéressé. Vous l'avez entendu à tort et à travers sans chercher à savoir ce qu'il signifiait exactement. Je ne vous en veux pas. À votre place, j'aurais sans doute fait la même chose. Pire encore, je l'aurais peut-être prononcé dans quelques histoires soi-disant drôles, surtout douteuses, où une catégorie est tournée en ridicule pour en valoriser une autre... Vous voyez le genre ?

Apath. Diminutif d'apathique. Du latin *apathia* : impassibilité, insensibilité... et après plus de deux millénaires de digestion linguistique : nonchalant, indolent, passif, amorphe, végétatif... inutile.

C'est adolescent que j'ai eu la brillante idée de me renseigner sur le sujet. Sans doute un de ces jours où quelqu'un m'avait lancé le regard de trop, le fameux regard moitié terrifié moitié apitoyé. Ce jour-là j'ai définitivement découvert l'image que je renvoyais aux connectés, celle d'un poids pour la société. Chouette. Merci, les copains. On en apprend tous les jours sur soi-même.

Si je pouvais, comme vous, mettre à la corbeille les souvenirs, je me débarrasserais volontiers de celui-ci. Et pourtant, je vous invite à prendre quelques minutes pour observer un connecté en pleine action... pour vous observer en pleine action. Vos yeux sont vitreux, votre bouche entrouverte, vos bras ballants... Vous êtes ailleurs, absents comme des zombis en pleine digestion, concentrés à consulter votre flux, à dialoguer en ligne, à compulser votre mémoire additionnelle ou à lire ses lignes... plus apathiques que des Apaths !

Mais ne vous méprenez pas. Mon ironie ne traduit ni désespoir ni amertume, plutôt le jeu, un brin moqueur, d'un Apath décomplexé.

Tout va bien ? Pas de demande de connexion ou de notification de dialogue en haut à droite de votre champ visuel ? Pas trop difficile de résister à leurs appels ? Faites une pause au besoin. Consultez votre flux. Craquez. Je ne vous en tiendrai pas rigueur. C'est le bon moment. Les choses sérieuses arrivent.

*

Né le 15 octobre 2082 de père et mère zombis, j'étais voué à un brillant avenir dans le monde des algorithmes et des lignes de code... jusqu'au jour du rejet. À cette époque, je n'étais qu'un enfant, scolarisé comme n'importe quel enfant non connecté. Nous étions tous semblables dans la cour de récréation. C'était le bon temps. Au programme : foot, cache-cache, chat perché, disputes et fous rires dans le monde réel. Nous rêvions de l'avenir, imaginions ce que nous pourrions créer dans l'immensité virtuelle... Nous attendions tous avec impatience le jour où un chirurgien spécialisé ouvrirait notre crâne pour y glisser notre Implant Neuronal Inter-Cognitif, le nouvel ami qui nous ouvrirait les portes d'un nouveau monde.

Aucun d'entre nous n'imaginait l'éventualité d'un rejet. L'avenir était un chemin tout tracé sans autre alternative que la réussite... c'était du moins ce que je croyais avant de reprendre connaissance à l'hôpital.

Les mois qui ont suivi mon hospitalisation et mon retour à l'école, je pris conscience, malgré les efforts des uns et des autres pour

minimiser mon handicap, que la vie ne se déroulerait pas comme je l'avais imaginée.

Je vis mes meilleurs amis s'éloigner de moi un à un. Plus ils se familiarisaient avec leurs implants, moins j'occupais de place dans leur vie. Ils se retrouvaient en interne, consultaient leurs flux, discutaient via leur space et jouaient en ligne. Ils restaient de plus en plus de temps assis, le regard absent, à évoluer là où je ne pourrais jamais aller... ils se transformaient, sous mes yeux jaloux, en êtres connectés.

J'avais beau essayer de briser cette malédiction en leur parlant ou en les invitant à jouer, je ne faisais pas le poids avec juste mes yeux, mes oreilles, ma bouche et mes dix doigts.

Pour rester en contact avec eux, je disposais seulement d'une tablette tactile, relique d'une autre époque bricolée par mon père.

Bien sûr, je vous vois venir, vous pensez aux lunettes de flux... vous demandez pourquoi je n'en parle pas. Mais en avez-vous déjà porté ? Moi si. Rien de mieux pour vous donner la gerbe du siècle et de terribles maux de tête. Leur écran-verre 3D ? Hum quelle technologie ! C'est marrant, on dispose souvent des technologies les moins abouties quand on fait partie d'une minorité presque invisible. Allez savoir pourquoi...

*

Cela dit, mon enfance est passée sans incident notable. J'étais encore trop jeune et naïf pour imaginer ce qui m'attendait. Il me faudrait attendre l'adolescence pour déchanter.

L'adolescence. Une période que je préférerais ne pas évoquer, mais n'est-il pas trop tard ? Ne pas lui consacrer quelques lignes reviendrait à vous manquer de respect, fidèles lecteurs, mes semblables, mes frères (ou peu s'en faut), qui n'attendez qu'une chose avant d'archiver ces lignes dans un dossier mémoriel implanté : connaître la suite de l'histoire.

Le Centre de Formation était un établissement spécialisé qui accueillait les élèves en internat pendant six ans. Tous mes camarades étaient comme moi, des Apaths sans grand avenir qu'une poignée d'enseignants, sans doute un peu ratés ou dépressifs, avaient pour mission de préparer au monde abstrait qui les attendait.

Ça vous surprendra peut-être, mais j'y ai vécu d'excellents moments. J'y ai appris tout ce que vous n'avez jamais appris, tout ce dont votre implant vous soulage depuis toujours : tables de multiplication, langues vivantes, histoire et géographie du monde, programmation, culture générale, etc.

Lecture, cinéma, peinture, photographie, musique... j'ai dévoré des œuvres d'art aussi vite que vous compulsez votre contenu. Elles m'ont transmis le plus important : même s'il me manquait un circuit implanté, j'avais le droit, comme tout le monde, de m'amuser, de penser ce que je voulais et de me comporter comme je l'entendais ; j'étais libre, inadapté, mais libre. Elles m'ont aussi appris qu'il n'était pas nécessaire d'être connecté pour accomplir de grandes choses. Montaigne, Van Gogh, Capa ou McCartney ne diraient pas le contraire.

Un jour, notre professeur de mathématique, monsieur Danglain, un passionné d'histoire des sciences et d'éthique qui raffolait des démonstrations imagées, sortit de sa poche un vieil objet. C'était un appareil photo du milieu du XX^e siècle, un bloc de métal et de mécanismes qu'il posa sur la table.

— Regardez cet appareil. Il n'a besoin de rien. Ni électronique ni pile. Rien, sauf l'intelligence et la capacité à analyser le monde de celui qui le manipule. C'est pareil pour vous. Le corps originel est suffisant, soyez-en sûr. Pendant des millénaires, les hommes ont appris à l'appivoiser, le dompter, en tirer tout son potentiel, jusqu'à le façonner et l'augmenter. Mais ces dernières améliorations ne sont pas le principal, loin de là. Les chasseurs-cueilleurs du paléolithique étaient, de ce point de vue, plus évolués que la plupart de nos semblables...

Et blablabla. Il avait continué à débiter son discours pendant au moins quinze minutes, nous comparant malgré lui à des appareils photo de collection et à des hommes préhistoriques.

J'ai appris, plus tard, que monsieur Danglain militait chez les déconnectés. Il manifestait dès que l'occasion se présentait en arborant fièrement son implant retiré épinglé à sa veste.

Que lui était-il arrivé ? Certains supposaient qu'il avait perdu un proche lors du scandale des implants défectueux. D'autres prétendaient qu'il avait été condamné au retrait suite à un usage illégal de son implant... Tout le monde y allait de sa petite supputation dramatico-romanesque. La vérité était vraisemblablement plus fade, mais personne ne la connaissait. Nous savions juste que monsieur Danglain regrettait l'époque lointaine des bombes atomiques, moteurs diesel ou OGM, et qu'il se sentait investi d'une mission supérieure : défendre à tout prix une minorité d'opprimés à laquelle il imaginait appartenir.

Croyez-moi, rien de plus déprimant qu'un déconnecté, surtout quand il se prend pour un Apath.

J'ai dit que j'aurais préféré ne pas évoquer mon adolescence et vous vous doutez bien que ni monsieur Danglain ni le Centre de Formation n'en sont les causes.

L'enfer, le vrai, commençait quand je rentrais d'internat tous les vendredis soir et quittais le cocon protecteur du Centre de Formation. Chaque week-end, j'essayais de comprendre le monde des connectés et de m'y intégrer, mais chaque tentative se soldait par un échec. Je ne récoltais rien que des regards désemparés, mélange de pitié et de malaise.

Petit conseil à tous les connectés : quand vous croisez quelqu'un qui ne porte pas d'auréole d'identification, n'insistez pas, ça n'est pas en le fixant qu'elle apparaîtra. Ne vous empêchez pas pour autant de le regarder. Enfin tout dépend de ce que votre regard et vos gestes communiquent. L'ignorance est parfois pire que la maladresse.

Vous comprenez ? À votre place, j'aurais du mal. Un non connecté n'est-il pas le plus mal placé pour conseiller un connecté ?

Bref, sans doute est-il préférable de ne pas tenir compte du conseil ci-dessus...

Erratum : si vous croisez un non connecté, faites ce que vous pouvez.

La plupart des gens que je croisais en rentrant chez moi faisaient ce qu'ils pouvaient. Beaucoup n'avaient jamais rencontré d'Apath, et quand ils comprenaient que j'appartenais à cette espèce rare, ils réagissaient de deux manières possibles. Certains me fixaient incrédules, d'autres baissaient les yeux. Tous finissaient paralysés. Game over. Fatal error. Résultat : je me sentais toujours espionné, épié, ou à l'inverse, ignoré.

De retour à la maison, c'était presque pire. Quand ils m'entendaient entrer, mes parents sursautaient et se levaient comme des pantins. De grands sourires, aussi naturels que de mauvaises retouches photo, déformaient leurs visages. Ils abandonnaient à contrecœur leurs costumes de zombis connectés pour s'adapter à moi. Ils luttait contre la tentation du flux et déployaient des efforts surhumains pour me permettre d'être leur égal.

Quand je leur demandais de ne pas se brider, de rester connectés, d'être avec moi comme ils l'étaient entre eux, ils répondaient avec un sourire triste qu'ils se déconnectaient avec plaisir. En ma présence, mes parents s'éteignaient, ils devenaient des figures incomplètes aux discussions stériles et à la compagnie fade, des zombis puissance dix qui faisaient passer les connectés pour des hyperactifs.

Dès lors, je ne sortais presque pas et restais le plus clair de mon temps dans ma chambre. Je lisais, je consultais ma tablette et discutais avec mes amis du Centre de Formation.

J'étais prisonnier de ce monde, incapable d'en saisir les nuances, coincé avec ceux que je ne comprenais pas, captif d'une famille si bienveillante qu'elle finissait par m'étouffer.

J'étais condamné à errer dans les limbes du peuple connecté pour l'éternité...

Mais c'était sans compter l'inattendu, ce piment qui donne à la vie son principal attrait, car c'est bien dans ce monde nébuleux et sans perspective que j'ai connu Doris.

*

Doris était parfaite.

Je l'ai rencontrée dans les rayons presque déserts de chez *Simon & G*, le magasin de Simon, un vieux disquaire récalcitrant à tout progrès, inadapté comme moi. Je n'ai jamais compris comment il parvenait à joindre les deux bouts tant son commerce était vide. Moi, je m'en foutais. Moins il y avait de monde, surtout des connectés, mieux je me portais. Je m'y rendais souvent le samedi après-midi. Je circulais dans les rayons comme on circule entre les bancs d'une église négligée par ses fidèles... et ça m'allait très bien.

Quand je ne farfouillais pas dans une pile de disques anciens, j'aimais discuter avec Simon. Il me considérait comme un client, juste un client, et la normalité de ses intentions à mon égard le rendait singulier.

— Écoute ça ! me lança-t-il un jour, juste avant que je ne quitte la boutique.

Je pris le disque à la pochette psychédélique qu'il me tendait.

— T'aimes les trucs barrés toi... ajouta-t-il en dodelinant la tête pour m'indiquer l'escalier qui conduisait au sous-sol, espace que j'affectionnais pour écouter les disques qu'il me conseillait.

Je me laissai convaincre. Je pouvais bien prendre dix minutes pour faire plaisir à mon vendeur préféré.

Quand j'arrivai en bas, une fille était affalée en travers de mon fauteuil club attiré. Je ne l'avais jamais vue. Elle mâchait un chewing-gum avec autant d'élégance qu'un ruminant et portait un débardeur sur lequel était écrit en lettres rouges : Doris.

Si j'avais imaginé trouver quelqu'un dans mon fauteuil, je serais allé m'installer ailleurs, sans même lui porter attention. Mais là, c'était différent. Elle m'avait surpris et son attitude désinvolte attisait ma curiosité.

Elle leva les yeux de la pochette de disque qu'elle lisait, haussa les sourcils et déclara :

— Ben quoi ? Qu'est-ce que tu veux ? Mon disque ou mon fauteuil ? Je ne répondis pas.

— Mon chewing-gum ?

Voilà comment j'ai rencontré Doris.

Les samedis qui suivirent, nous nous retrouvâmes dans le sous-sol de chez *Simon & G.* Chaque fois un peu plus tôt. Le premier arrivait s'installait dans le fauteuil. Jusqu'au jour où nous nous y assîmes en même temps...

La suite ? Rien de plus simple à deviner. J'ai toute confiance en vos capacités créatives. Même altérées par votre Implant Neuronal Inter-Cognitif, elles vous permettront sans difficulté d'imaginer dans quelles relations impudiques et friponnes nous nous engageons.

Doris était parfaite. Et pour cause ! Elle était, comme moi, une Apath pure et dure, une inadaptée au plus haut degré.

Elle aimait Mozart et les Beatles, les livres en papier et les discussions orales. Elle aimait se balader en ville en imaginant son avenir à voix haute ; s'asseoir sur un banc et commenter, moqueuse, le passage des piétons ; aller au cinéma et parler du film des heures durant ; éclater de rire quand et où ça lui chantait. Elle aimait se pendre à mon cou, s'endormir sur mes genoux et me susurrer mille choses que je n'oserais retranscrire ici.

Oui, Doris était parfaite. Jusqu'au jour où :

— Il faut que je te dise quelque chose.

Je levai les yeux de ma bande dessinée. Elle me fixait d'un air embarrassé qui ne lui ressemblait pas.

— Je ne serai pas disponible la semaine prochaine.

— D'accord... répondis-je en attendant la suite.

La suite, j'aurais mieux fait de ne pas l'écouter. J'aurais mieux fait de me boucher les oreilles en chantant Queen à tue-tête ou de m'enfuir à l'autre bout du monde... Au lieu de ça, je me suis penché en avant et j'ai sorti mon regard le plus rassurant possible. Si mes yeux avaient parlé, ils auraient dit : « Vas-y, t'inquiète, je peux tout entendre ». Quel abruti.

— Je serai à l'hôpital...

— À l'hôpital ? Qu'est-ce que...

— Mon dossier a été retenu pour une pose.

— Une pose ? répétais-je sans comprendre.

— J'ai fait la demande avant notre rencontre. Je ne pensais pas que ce serait possible ou que ça irait aussi vite...

— Mais je croyais que tu étais de niveau 4...

— Presque 4. Une pose est envisageable à plus de 95 % selon les analyses.

Et patatras.

La suite vous pouvez l'imaginer.

Une rupture comme les autres : discussion, incompréhension, colère, dispute, pleure, départ... le schéma classique et indémodable.

Ce jour-là, j'ai dégusté. La mandale du siècle.

Je suis rentré chez moi en mode zombi, le regard vide et la démarche vague. J'ai filé tout droit dans mon lit prétextant un mal au ventre. Sous les couvertures, j'ai attendu que la nuit tombe et quand elle est tombée, j'ai attendu qu'elle passe.

J'étais inconsolable. Doris avait planté en moi les graines de la confiance puis avait passé la tondeuse sur tout ce qui avait germé. Elle avait...

On frappa à la porte.

Thomas Berger sursauta, referma le cahier et jeta un coup d'œil à la pendule des Trois Horloges qu'il avait fait déplacer depuis peu dans son bureau. Il n'avait pas vu le temps passer. Si les priorités de son emploi du temps ne l'avaient pas rattrapé, il aurait volontiers continué à lire, confortablement installé à son bureau, bercé par le crépitement du feu de cheminée.

— Une minute ! lança-t-il.

Il contempla quelques secondes la couverture délavée, usée par les manipulations et les années sur laquelle était écrit son nom en lettres capitales. Le cahier avait traversé les décennies et c'était au hasard de l'emménagement que Thomas l'avait retrouvé. Encore heureux que personne d'autre ne l'ait découvert ! Il y avait des choses, dont ce témoignage de jeunesse, qu'il valait mieux ne jamais rendre public...

Écrire son histoire, sans omission ni mensonge. Quand et pourquoi s'était-il lancé dans une telle entreprise ? Il n'avait pas la réponse. Sans doute avait-il ressenti le besoin irréprensible de livrer son histoire, de formaliser ses craintes et ses colères pour tenter de ne plus les subir, à une époque où il ne mesurait pas encore à quel point sa différence le rendait précieux.

Il sourit, songeant à ce qu'il venait de lire, frappé par le ton du récit, ce mélange de cynisme et d'ironie crue, cette verve familière qui était devenue sa marque de fabrique et transparaissait déjà à cette époque.

Il se remémora alors, en une poignée de secondes, les événements qui suivirent sa séparation d'avec Doris. Comment il avait quitté le foyer familial,

sur un coup de tête et dans la nuit, pour rejoindre une communauté de déconnectés. Comment il avait milité dans la seule organisation qui prônait un accompagnement différent et une reconnaissance digne de ce nom pour les Apaths. Comment il s'était engagé dans l'aide aux malades pendant la pandémie fulgurante de peste numérique qui avait frappé les porteurs d'implants. Comment il avait travaillé d'arrache-pied pour que sa région se révèle de la catastrophe, et œuvré pour que chacun, connecté ou déconnecté, retrouve sa place dans une société transformée. Comment il s'était battu, au côté des associations de connectés, en faveur de la pose d'implants plus fiables, sécurisés et performants. Comment cette suite de rencontres, de déconvenues, de drames et de victoires avait changé son regard, l'avait changé, jusqu'à le pousser à entrer en politique. Comment, pour finir, il avait conquis les sièges de Maire puis de Conseiller régional avant de gravir un à un les échelons de l'action publique jusqu'à aujourd'hui.

Son handicap l'avait érigé en modèle pour certains, en adversaire pour d'autres, en figure incontournable du paysage politique pour tous. C'était grâce à ça qu'il s'était forgé cette image de personnage inaccessible, redoutable et surtout invulnérable.

On frappa à nouveau.

— Entrez ! répondit Thomas après avoir glissé le cahier sous une pile de documents.

Un homme vêtu d'une redingote sombre ouvrit la porte et entra. Il s'avança jusqu'au bureau pour y déposer une note manuscrite et déclara d'un ton solennel :

— Le Président russe est en chemin, Monsieur le Président. Il arrivera dans quelques minutes...

— Très bien, répondit Thomas en congédiant l'intendant d'un hochement de tête et en faisant glisser la note jusqu'à lui.

Elle était signée du Secrétaire général de l'Élysée. Les services russes demandaient quel protocole appliquer concernant la rencontre entre les deux chefs d'État. Devraient-ils discuter de vive voix ? Le Président français porterait-il des lunettes de flux ou autre connexion externe ? Serait-il en mesure de suivre une conversation privée en interne ?

Ces questions traduisaient une déstabilisation qui n'était pas sans déplaire à l'Apath.

C'était en partie pour cela qu'il avait été élu, parce qu'une puissance comme la France devait plus que jamais se montrer audacieuse et réaffirmer une singularité trop longtemps contenue, diluée dans le bouillon des relations internationales.

Le Président russe, à l'instar de la majorité des autres chefs d'État, n'avait encore jamais rencontré d'homologue non connecté. Sans doute, se sentait-

il fragilisé, mis en danger, potentiellement inadapté... ce qui était précisément l'effet recherché.

Thomas récupéra le cahier dissimulé sous les documents. Il s'avança jusqu'à la cheminée pour s'accroupir devant le foyer.

Les Russes demandaient quel protocole appliquer ?

Thomas avait la réponse.

Il déposa le cahier dans le brasier et déclara :

— Mon protocole.

© Brice et Romain Le Roux 2021

Brice et Romain Le Roux sont frères. Maître de conférences à l'université d'Aix-Marseille en physique, Brice effectue ses recherches dans le champ des sciences de l'éducation et publie des articles scientifiques dans plusieurs revues spécialisées.

Cofondateur et auteur de la Compagnie La Quatrième Caravelle (33), Romain a écrit pour



Romain Le Roux

le théâtre une dizaine de textes où il explore les passerelles

entre l'imaginaire et le réel,

entre l'intime et l'épique. Il a également adapté pour la scène Jules Verne, Marina Tsvetaeva, Homère ou Blaise Cendrars.

Passionnés de littérature et d'imaginaire, Brice et Romain écrivent à quatre mains nouvelles et textes courts.



Brice Le Roux